

Dimanche 6 février. — Les festivals Ravel se succèdent à un rythme accéléré devant un public de plus en plus nombreux et fervent. M. Wolff avait fait appel cette fois-ci au concours de la ballerine Laura de Santelmo, qui montra de la grâce et de la virtuosité en interprétant *Alborada del Gracioso* et le *Boléro* (cette dernière œuvre prend ainsi, avec la danse, sa totale signification).

La brillante virtuose M^{me} Marcelle Meyer remporta un vif succès dans le *Concerto* pour piano dont elle dut bisser le final, et M^{me} Bernadette Delprat (remplaçant M^{lle} Grey, victime d'un léger accident) traduisit sans grand relief, mais avec musicalité, *Shéhérazade*.

M. Albert Wolff dirigeait l'orchestre avec sa maîtrise coutumière ; il conduisit au triomphe le *Menuet antique*, le *Tombeau de Couperin* et la *Rhapsodie espagnole*, œuvres qui conviennent particulièrement à sa baguette souple et vibrante.

D. B.

Orchestre Symphonique de Paris

Dimanche 6 février. — Que vous dire de la première audition à Paris de *Vienne*, sorte de paraphrase subtile et raffinée peut-être, peu substantifique à coup sûr, écrite par Konstantinoff sur des thèmes célèbres de Johann Strauss. Je pense que, dans le genre, la *Valse* de Ravel constitue un exemple admirable mais à ne point trop imiter. Pauvre et cher Johann Strauss, que deviennent vos langoureuses et enlaidantes cantilènes sous cette avalanche de notes et de timbres ? Heureusement que, réfugiées aux tubas et aux trombones, elles parviennent à crever tout ce fatras docte et pimenté qui les recouvre. L'entreprise, que M. Konstantinoff a tenu à diriger lui-même, méritait-elle les cris hostiles qui l'ont, de-ci de-là, accueillie ? Je ne le crois pas, car elle révèle malgré tout un musicien averti et expert manieur de timbres.

Comme j'ai préféré à *Vienne* la délicate, pudique et charmante *Ouverture pour une Opérette imaginaire* de Jean Rivier ! Composée pour petit orchestre, bois et cuivres par deux, quintette à cordes, elle mêle avec saveur l'ironie à la tendresse et abonde d'idées musicales traitées sans insistance, mais juste ce qu'il faut pour porter.

L'autre lumière de cette séance fut la gracieuse et artiste Lotte Schœne, ses airs de Mozart et ce *Berger aux Rochers* de Schubert où la clarinette de M. Drouet rivalise de souplesse et de pureté avec la voix de l'adroite cantatrice.

M. Morel, au pupitre, conduit en un bon mouvement, un important programme symphonique : Mozart, Paul Dukas, Liszt.

Roger VINTEUIL.

Concerts Poulet

Samedi 5 février. — M. Cloez avait aujourd'hui cédé sa place au Dr Louis de Rajter, premier chef d'orchestre de la Radio Hongroise. Un bras excellent au service d'une très fine musicalité, un sens profond de l'opposition dans les plans sonores, telles sont les remarquables qualités révélées par ce jeune chef dans un programme alliant Beethoven, Mozart, Brahms, Dohnanyi et les deux premières auditions de Lajtha et Liszt-Weiner.

Feux follets de Liszt, orchestré par Weiner, n'est qu'un exercice d'école, excellent certes, mais dont la présence dans un programme de concert symphonique illustre une fois de plus les regrettables précédents qu'ont créés les postes radiophoniques en peine de programmes.

Combien plus intéressante est la *Suite* de Lajtha ; témoignant d'une haute probité artistique et s'éloignant résolument des faciles effets d'orchestre, elle se développe hardiment en quatre mouvements riches d'équilibre et de sonorité.

L'autre *Suite en fa dièse* de Dohnanyi, quoique très inspirée de Brahms à la fois par le contour mélodique et la manière orchestrale, ne possède de cet auteur ni la richesse d'inspiration ni cette inimitable flexibilité dans le rythme. Elle répand malheureusement avec une excessive prodigalité un romantisme de bazar, dont seul peut-être le premier mouvement est exempt.

La partie classique du concert comprenait, outre les *Variations sur un thème de Haydn* de Brahms que l'on entend plus souvent que les admirables symphonies, l'*Ouverture d'Egmont* (Beethoven) et la *Symphonie en ré* de Mozart. C'est au cours de cette dernière œuvre que nous avons le plus apprécié les qualités de souplesse et d'autorité du Dr Louis de Rajter.

R. F.



CONCERTS DIVERS

Le Triton (31 janvier). — Sur la plus récente musique allemande, la plupart d'entre nous ne possédaient que de très vagues indications. Quelques noms d'auteurs et d'œuvres, grâce à quelques articles de journaux ou de revues ; à défaut de trop rares voyages, voilà seulement ce qui pouvait un peu nous éclairer. De là cette affluence si vaste qui, aux portes de la salle de l'École Normale de Musique, se pressait dès avant l'heure, le soir où le « Triton » nous faisait entendre l'Orchestre de chambre de Heidelberg.

Ce groupement, me dit-on, date de trois ou quatre années ; et celui qui le dirige, M. Wolfgang Fortner, est l'un des trois jeunes compositeurs qui allaient nous être présentés. Les deux autres sont MM. Karl Holler et Edmund von Borck ; et ce n'était point réunion fortuite : un même goût de la netteté des lignes, un même souci de vigueur architectonique et de subtilité décorative animent les diverses pages qui étaient inscrites au programme et dont l'exécution fut de tous points remarquable. Grâce, notamment, à un flûtiste du plus pur style, le professeur Gustave Scheck, qui donna leur plus haut sens au *Concertino* pour flûte et orchestre à cordes d'Edmund von Bork et au *Concerto di Camera* pour clavecin, flûte, hautbois et orchestre à cordes de Karl Holler. Pleinement expressifs furent de même, durant ces instants, le jeu de la claveciniste Alwine Möslinger et celui du hautboïste Hans Walter Schleif. Comme aussi, lors du *Concerto* pour orchestre à cordes de Wolfgang Fortner, l'intensité d'archet des deux violons soli et du violoncelle solo, M^{lle} Lilli Friedmann, M^{me} Elisabeth Börner, M. Hans Spengler.

Mais ce qui se joignait à tout cela et lui assurait son sous-bassement jamais rompu, c'était la scrupuleuse tenue de l'ensemble orchestral lui-même, sa minutie, son attention aux moindres détails. Aucun à peu près, aucun relâchement en nul instant ; et c'est pourquoi, entre autres, nous apparurent si riches de promesses les deux derniers mouvements du *Concerto* de l'« animateur », à qui nous avions dû, au début et à la fin de la séance, de si parfaites interprétations du *Ricencore* (sur un thème de Frédéric II) et du *Concerto brandebourgeois n° 4*, de Bach, ainsi que des *Danses Populaires de Roumanie* de Béla Bartók.

Claude ALTOMONT.

Société Nationale (5 février). — La *Sonate* pour piano et violoncelle de M. Borsari est un exercice d'école plutôt qu'un morceau de compositeur excellent en son métier. Est-ce volontairement que thèmes et développements y sont si abstraits ? L'Andante en particulier, que les musiciens ont souvent coutume de soigner plus que le reste, pêche par la monotonie des dessins et la grisaille de la mélodie. Le Rondo par contre, enjoué et dansant, fortement rythmé, éliminant tout élément de rêve, séduit davantage.

La *Sonate* pour trois clarinettes de M. Marcel Mihalovici offre l'attrait savant d'un contrepoint capricieux fait de ruptures et d'accrochages, soutenu par l'ironie. La mise en œuvre, dans l'Andante, d'un joli thème pastoral, est l'occasion d'intéressantes recherches harmoniques où, un instant, Debussy apparaît, et l'introduction fuguée du Rondo ne manque pas de verve, verve qui emporte le dernier mouvement dans un élan continu et léger, conclu brièvement sur une pitrerie.

« Vini vinoque Amor », de M. Georges Migot, est intitulé *Cantate profane*, et met en jeu deux voix mixtes, mezzo et ténor, et un accompagnement de flûte, de violoncelle et de piano. C'est un beau morceau, d'une forme dense et pleine, sacrifiant volontairement cependant les subtilités de l'écriture à la sincérité d'une inspiration d'une grandeur un peu sévère sous le badinage même, et qu'on aime à retrouver sous la plume de l'auteur. Elle a ici encore, et jusque dans la jovialité, quelque chose de carré, de paysannement farouche, qui fait souhaiter qu'elle soit gravée promptement.

M. Philippe Gaubert faisait jouer une *Sonatine quasi fantasia* pour violon et piano. On sait la fidélité que garde l'auteur aux disciplines classiques, son habileté d'écrivain et son inspiration large et chaleureuse. Le milieu de l'œuvre est constitué par un ingénieux et fort fervent hommage à Robert Schumann.

Peu de chose à dire de deux mélodies que M. Jacques Porte a composées sur des paroles de Jean Giono : leur facture est impersonnelle et trahit bien des influences. La *Suite* de M. Henri Martelli pour un quatuor de clarinettes est d'une inspiration et d'une écriture confuses d'où la personnalité de l'auteur ne se dégage guère.

Le concert se terminait par l'exécution d'une *Toccata* pour deux pianos de M. Jean Douel, dont le brio rythmique fit grand effet ; il y a là une brutalité et un éclat, sous une forme cependant raffinée, qui apparurent à certains, si j'ose dire, un peu « spectaculaires ».

Michel-Léon HIRSCH.

Récital Wanda Landowska (3 février). — Programme insigne, qui unit les noms de François Couperin, de Rameau, de J.-S. Bach et de Mozart.

Le succès, l'enthousiasme du public obligent d'y ajouter celui de Scarlatti dans les pièces pour clavecin duquel le talent de Wanda Landowska se manifeste, à notre humble avis, avec son plus vif éclat. La desservante du Temple de Saint-Leu passe du clavecin au piano et du piano au clavecin. On ne peut dire que ce soit avec une égale maîtrise, ou plutôt on ne pourrait le dire que si elle n'aborda pas les deux instruments en une seule et même séance.

Au clavecin, elle est sans rivale. Rien ne peut exprimer la beauté, à la fois émue et sereine, de ces exécutions de la *Suite Française (mi majeur)* de J.-S. Bach, des *Sonates* de Scarlatti. La registration — quel mot affreux, mais lequel employer — est d'une précision, d'un équilibre, d'un charme proprement admirables. Ainsi maniée, la corde pincée assume des possibilités d'expression qui étaient oubliées. Par comparaison, la corde frappée apparaît lourde, de sonorité compacte et comme maladroite. Telle est du moins l'impression que nous a laissée l'interprétation de la *Sonate en mi bémol majeur* de Mozart malgré — peut-être en raison de — l'extrême souci de recherche de l'interprète.

Roger VINTEUIL.

Voir à la 3^e page de la couverture les Programmes des Concerts.

RADIO-DIFFUSION

Si les Allemands boudent, dit-on, Debussy et Fauré, ils ne redoutent pas les festivals Ravel. Et c'est tant mieux, car *Ma Mère l'Oye* ou le *Tombeau de Couperin* font plus pour le rayonnement de la pensée française que maintes gloses sous-wagnériennes, ou maints refrains d'opérettes. C'est pourquoi nous sommes heureux de signaler le relais, par les postes d'Outre-Rhin, du concert donné à Radio-Paris, le 30 janvier. D'autant plus que ces échanges internationaux ne bénéficient pas toujours — d'un côté comme de l'autre — d'une interprétation et d'un choix dignes de retenir l'attention.

Tour Eiffel. — Fort beaux nous parurent le premier Mouvement de la *Première Symphonie* de Saint-Saëns et le fugato du Finale. La Gavotte, malgré l'habituelle finesse d'écriture du musicien, n'évite pas certains tours faciles ; l'Adagio, d'un éloquent lyrisme, souffre parfois d'une ponctuation lourde (cors accompagnants) que l'exécution pourrait adoucir. Pas plus que Mozart, Saint-Saëns ne se prive d'user de formules courantes à son époque. Mais le goût du xix^e siècle n'est plus celui du xviii^e. Franck et Wagner en témoigneront, eux aussi, jusque dans les œuvres de leurs meilleurs disciples. Telle cette *Lénore* de Duparc.

M. J. Doyen joue le *Concerto* de Chopin (dont le menuet fait place à un allegretto valsant), M^{lle} Roget, dont l'acquis seconde les dons, interprète avec fougue un *Prélude* de M. Dupré. M^{lle} L. Gousseau traduit Chopin (*Barcarolle*) et Debussy avec beaucoup de sens artistique.

Le Quatuor Calvet donne le *Quatuor* de M. Delannoy. Le final vif, enjoué, est des mieux venus. Mais le caractère épique du *Funèbre* convient peu aux cordes, qui, dans les *fortissimo*, n'ont pas l'éclatante pureté des cuivres.

A **Radio-Paris**, l'Orchestre de chambre de Heidelberg donne les *Concertos brandebourgeois* nos 4 et 5. C'est léger, précis, mais les flûtes à bec, aux voix de colombes, n'ont pas le mordant de nos modernes syrinx et sont étouffées par les cordes. Et c'est dommage, car l'exécution paraissait excellente. Le *Ricercare à six voix*, toujours de Bach, tiré de l'*Offrande musicale*, est d'une grande difficulté. L'interprétation qui nous en fut donnée par les seuls instruments à cordes mérite les plus vives louanges : phrasé, volume sonore soigneusement dosé à chaque partie, tout devient harmonie et clarté dans ce monde abstrait, que la moindre défaillance musicale rend abstrus.

A **Rennes** : *Troisième Leçon de Ténèbres* (Couperin) dont l'ordonnance grandiose exalte la noblesse lyrique. Exécution colorée de la *Jeanne d'Arc* de M. Rosenthal. Evocations qui frisent la suggestion radiophonique. Habiles imageries sur un thème que la fantaisie des littérateurs n'arrachera pas à l'Histoire. Et puis, il est permis de songer aussi à ce que Beethoven avait mis d'intériorité dans *Egmont* ou *Coriolan*... Et le comte ou le général, ce n'était tout de même pas la Pucelle !

Maurice DAUGE.

Signalons à nouveau le vif intérêt des émissions de l'**I.N.R.** (Institut National Belge de Radiodiffusion), qui, dans l'élaboration de leurs programmes, font une large part aux musiciens français contemporains.

L'I.N.R. continue, par ailleurs, la brillante mise en œuvre de ses importants ensembles de concerts consacrés notamment au Panorama de la Musique belge du xiii^e au xix^e siècle, à la Musique belge contemporaine, à la Musique légère (opérettes et opéras-comique), à l'histoire du quatuor à cordes, en préparant en outre une série de cinq séances consacrées aux Impressionnistes et commentées par M. René Lyr.